

Un des plus célèbres textes du philosophe français Fontenelle s'intitule *La Dent d'or*<sup>1</sup>. Que raconte-t-il ?

L'histoire se situe en 1593 en Silésie. Alors qu'un enfant de sept ans est en âge de perdre ses dents, il lui en vient tout à coup une en or. Intrigués, les savants se mettent immédiatement au travail pour tenter de comprendre le miracle et multiplient les hypothèses comme les écrits.

Mais un orfèvre qui examine l'enfant découvre qu'il n'y a jamais eu de miracle et que l'objet de la controverse était en réalité une feuille en or appliquée avec adresse sur une dent normale. Et Fontenelle d'ironiser sur cette précipitation des scientifiques : « On commença par faire des livres et puis on consulta l'orfèvre. »

Commentant cette anecdote et regrettant que nous ne commençons pas par vérifier les faits dont nous parlons avant de leur chercher des explications, Fontenelle en tire la conclusion que notre capacité à rendre compte d'événements inexistant est encore plus révélatrice de notre ignorance que notre difficulté à expliquer les faits réels.

\*

---

1. Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *Histoire des oracles*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2016 (1687).

Je ne partage pas l'opinion de Fontenelle, et ce pour deux raisons.

La première, purement pratique, tient à ce qu'il n'est nullement aussi facile que l'affirme le philosophe de vérifier les faits dont nous discutons. Il en va ainsi tout d'abord de la plupart des événements historiques que nous évoquons dans nos conversations, pour lesquels nous sommes contraints, faute d'avoir pu en être les témoins directs, de nous rapporter à des témoignages de seconde main.

Mais il en va tout autant de multiples événements de la sphère privée auxquels nous faisons régulièrement référence sans y avoir assisté nous-mêmes, et pour lesquels nous en sommes réduits, afin de pouvoir en parler, à nous appuyer sur des informations non vérifiées.

Il suffit d'écouter au hasard n'importe quel échange, et ce quel que soit le sujet, pour voir qu'y sont commentés un grand nombre de faits dont les interlocuteurs seraient parfaitement incapables de garantir l'authenticité et pour lesquels ils sont contraints de se fier à d'autres personnes.

\*

Inattaquable sur le papier, la position de Fontenelle a donc toutes les apparences d'un vœu pieux. Mais il existe une raison plus importante pour laquelle je ne peux partager l'opinion du philosophe. Elle repose sur les pouvoirs de la fiction.

Il est d'abord notable que pour critiquer l'habitude de commenter des faits inexistantes Fontenelle invente lui-même une fable. L'histoire de ces savants polémiqueant sur l'origine d'une dent en or sans en avoir vérifié l'existence est purement imaginaire et il est pour le moins paradoxal de montrer les dangers des fictions en en forgeant une de plus.

Mais le problème est plus profond. Si Fontenelle ne s'attarde pas sur les débats provoqués par la découverte d'une dent en or, les quelques traces des discussions entretenues à son sujet montrent qu'elles n'ont nullement été dépourvues d'intérêt, même si leur point de départ n'était pas un objet réel.

Il en va ainsi par exemple de la question du miracle

— clairement posée par cette dent, aussi fictive soit-elle —, c'est-à-dire des modes de manifestation du divin dans notre monde, question hautement débattue encore aujourd'hui par les théologiens et qui mérite qu'on prenne le temps d'en discuter sans s'attarder à enquêter sur l'existence de la dent.

\*

Comme on le voit, ce livre s'inscrit clairement au rebours de la thèse contemporaine selon laquelle l'humanité serait récemment entrée dans l'ère de la post-vérité et que se multiplieraient les informations erronées, qu'il importerait de combattre en raison de leur nocivité.

Il entend montrer que non seulement la fable est aussi ancienne que l'être humain, mais que sa pratique, qui lui est consubstantielle, mérite d'être reconnue et encouragée, tant elle est utile au progrès collectif comme à l'équilibre personnel de ceux qui y recourent.

En recoupant certaines des problématiques des deux volumes précédents de cette série d'essais<sup>2</sup>, ce livre défend donc le droit de s'exprimer et de donner son avis sur des faits qui ne se sont pas produits, droit qui mérite d'autant plus d'être défendu qu'il est de toutes parts aujourd'hui remis en question.

Comme les deux autres ouvrages, il s'inscrit dans un courant théorique que l'on pourrait appeler la *critique par ignorance*, laquelle insiste sur l'importance, avant de s'engager dans une discussion, de ne pas s'encombrer, à propos du sujet dont on parle, de connaissances inutiles qui ne peuvent qu'être sources de préjugés.

\*

De ces propositions découle un plan logique. J'examinerai dans un premier temps, sans tenter d'être exhaustif, un certain nombre de faits imaginaires abondamment étudiés

2. Voir *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* (Minuit, 2007) et *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* (Minuit, 2012).

par des commentateurs, en montrant que s'y trouvent en jeu des ordres de vérité différents qu'il importe de bien séparer.

J'étudierai dans un deuxième temps quelques situations concrètes de notre existence dans lesquelles nous nous trouvons portés à discuter avec sérieux et profit, que nous en soyons les inventeurs ou les récepteurs, de faits qui ne se sont pas produits.

Dans un troisième temps, je donnerai un certain nombre de conseils pratiques empruntés à des auteurs qui ont, consciemment ou non, commenté des événements fictifs et, en transmettant leur expérience, nous ont incités à réfléchir sur les questions qu'ils soulevaient.

Tout écrivain devrait, par son travail, tenter d'alléger la souffrance de notre condition. Telle est bien la visée de ce livre, qui, en déculpabilisant les conteurs de plus en plus en butte aux persécutions et en défendant leur droit inaliénable à raconter des histoires, voudrait contribuer à rendre un peu plus vivable le monde hostile que nous habitons.

## DES TYPES DE VÉRITÉ

## CHAPITRE PREMIER

## DE LA VÉRITÉ SUBJECTIVE

*Où l'on apprend qu'il arrive aux loups d'embaucher des enfants pour faire du baby-sitting.*

Parmi tous les récits de la Seconde Guerre mondiale qui sont parvenus jusqu'à nous et nous la font revivre, l'un des plus émouvants est indiscutablement l'ouvrage de Misha Defonseca, *Survivre avec les loups* – adapté au cinéma par Véra Belmont –, où elle raconte comment, petite fille abandonnée des siens, elle a traversé une partie de l'Europe à la recherche de sa famille.

\*

En 1941, Misha Defonseca, âgée de sept ans, vit à Bruxelles avec ses parents. Ceux-ci, d'origine juive, prennent toutes les précautions pour échapper aux rafles, mais finissent par se faire arrêter et disparaissent dans la tourmente de la guerre.

Recueillie par une amie de sa famille, Misha ne se sent pas bien traitée, sinon par son grand-père qu'elle voit de temps en temps, et s'inquiète du sort de ses parents. Ayant entendu dire qu'ils se trouvaient à l'est de l'Europe, elle décide de prendre cette direction approximative, armée d'une simple boussole, et de partir à leur recherche.

Évitant les villages, où elle risque d'être arrêtée ou tuée, et circulant principalement dans les bois qu'elle ne quitte qu'à la nuit tombée, la petite fille parvient à survivre en se nourrissant de plantes, de fruits, de vers de terre et de

carcasses d'animaux morts, ainsi que du produit des vols qu'elle commet quand elle s'aventure dans les fermes.

Cette traversée à pied de l'Europe la confronte aux pires horreurs de la Seconde Guerre mondiale. Après avoir été recueillie un temps par un groupe de partisans polonais, elle les suit jusqu'à Varsovie et passe une nuit dans le ghetto, où elle assiste à des exécutions sommaires, avant de s'en échapper en accompagnant jusqu'au cimetière une charrette de cadavres.

Un peu plus tard, elle est témoin du viol d'une jeune fille par un soldat allemand, qui exécute ensuite sa victime d'une balle dans la tête. Surprise à son tour par l'assassin, elle n'a d'autre ressource pour sauver sa vie que de le poignarder à mort. Elle assiste aussi à un meurtre collectif d'enfants, que des soldats font descendre d'un camion avant de les fusiller et de les jeter dans des fosses.

Son périple ne comprend pas que des épisodes malheureux. Elle est ainsi recueillie un temps par une famille de paysans ukrainiens qui la nourrit et lui permet même, pour la première fois depuis longtemps, de prendre un bain. Mais, n'ayant toujours pas renoncé à retrouver sa famille, elle refuse de les suivre quand ils partent en direction du front pour se battre.

Cet interminable voyage de plusieurs milliers de kilomètres dans une Europe à feu et à sang la conduit à traverser l'Allemagne, puis la Pologne, à atteindre l'URSS avant, résignée à l'idée qu'elle ne retrouvera jamais ses parents, de prendre un train qui la mène en Yougoslavie, d'où elle gagne l'Italie puis la Belgique.

\*

Si ces différents épisodes de la traversée de l'Europe par une petite fille solitaire auraient pu suffire à attirer l'attention du public, celle-ci a évidemment été encore plus mobilisée par les épisodes – qui donnent son titre au livre – où l'enfant rencontre des loups.

La première confrontation avec ces animaux a lieu alors que Misha se trouve en Pologne. Blessée par un homme alors qu'elle tentait de commettre un vol, elle s'est réfugiée

dans un bois, où elle aperçoit un grand chien qui la suit un moment et se révèle être un loup, ou plus exactement une louve.

Baptisée Rita par la petite fille, comme l'une des chiennes de son grand-père, la louve la prend en charge, allant chasser pour lui rapporter du gibier, la protégeant la nuit en dormant contre elle, lui enseignant patiemment les règles et les coutumes qui régissent la société des loups.

Un jour, la louve revient avec l'un de ses congénères, qu'elle présente à la petite fille. Le nouvel arrivant est d'abord réticent devant l'inconnue, mais se laisse peu à peu convaincre et Misha est finalement adoptée par les deux animaux, qui deviennent ses nouveaux parents et se chargent de son éducation :

Je ne devais surtout pas le regarder dans les yeux, il n'aimait pas, mais si je baissais la tête il cessait de grogner, et s'en allait. C'était un signe de soumission qu'il comprenait, et je le faisais instinctivement, pour l'avoir déjà expérimenté avec elle. C'est une éducation différente mais qui ressemble un peu à celle des hommes. Elle est simplement plus directe. Je considérais que si l'un ou l'autre me grondait, je devais baisser la tête comme un enfant puni. Il est arrivé que j'essaie encore de me redresser parce que j'en avais tout simplement besoin, alors il avançait aussitôt et je me laissais retomber en émettant des petits grognements comme je le faisais avec elle, et il s'arrêtait déconcerté. Lorsqu'il se mettait à hurler, c'était bien différent d'elle, et je me suis dit : moi je n'ai pas le même hurlement qu'eux, je suis petite, c'est normal, chacun a le sien<sup>1</sup>.

Mais la louve est tuée par un chasseur et Misha voit avec effroi son cadavre porté par son assassin. Elle entreprend de le suivre et, saisissant une barre de fer, le frappe aux jambes à plusieurs reprises avant de s'emparer de la dépouille, puis repart vers la forêt où elle passe la nuit contre le corps de sa mère adoptive, qu'elle veille pendant trois journées.

Ce n'est pas là sa seule rencontre avec les loups. Quelque

1. Misha Defonseca, *Survivre avec les loups*, XO Éditions, 2008, p. 132.

temps plus tard, grimpant sur un amas de rochers, elle découvre une caverne avec des louveteaux surveillés à distance par une vieille louve qui, après avoir reniflé la fillette, la laisse jouer avec ses petits-enfants. Puis arrivent trois autres loups :

Il y avait deux mâles derrière elle et une autre femelle. Lorsqu'elle a eu terminé son inspection, ils ont grogné en s'approchant de moi tout comme l'avait fait Ita. Je me suis couchée immédiatement sur le dos en poussant de petits cris, et la louve grise s'est mise au-dessus de moi, pattes écartées. Les deux mâles et la femelle sont restés autour de nous, ils semblaient se concerter, en allées et venues, comme une discussion. Je ne bougeais pas, le cérémonial d'acceptation se déroulait normalement. [...]

Je suivais mon instinct, et j'adoptais les mêmes attitudes qui m'avaient réussi avec Ita et Rita. Pendant un long temps, je suis restée sur le dos, les pattes en l'air, au milieu de ces bêtes splendides, je voyais leurs grandes dents passer au-dessus de moi, leurs yeux magnifiques, c'était plus de l'émerveillement que de la crainte. Je voulais qu'ils m'adoptent, faire partie d'eux, et pour cela j'avais les bons gestes, les bonnes attitudes. Je savais très bien qu'il ne fallait pas brusquer un animal<sup>2</sup>.

La procédure se déroule dans les règles et la petite fille, finalement adoptée, participe à la vie de la meute. Elle parvient même à se faire nourrir par la mère des louveteaux, qui accepte de régurgiter devant elle les aliments qu'elle est allée chercher pour ses petits. La confiance que lui font les loups est telle qu'ils n'hésitent pas un jour à partir à la chasse en lui laissant la garde des louveteaux.

\*

Le récit de cette petite fille traversant à pied l'Europe et survivant grâce à l'aide de familles de loups obligeantes va connaître un succès immense. Le livre n'avait eu qu'une

2. *Ibid.*, p. 172.

audience limitée aux États-Unis, mais sa traduction en France le transforme en un véritable best-seller, que son adaptation au cinéma par Vera Belmont popularise encore plus.

Dans le concert unanime de louanges quelques voix se font timidement entendre, mais en vain. Il en va ainsi des historiens, qui trouvent étrange que les parents de Misha prennent en 1941 des mesures pour se protéger des persécutions nazies contre les Juifs, lesquelles ne commenceront en Belgique qu'en 1942.

Quant aux spécialistes des loups, leur réaction première est – si l'on peut dire dans ce contexte animalier – de hurler, mais sans être écoutés. Serge Aroles entreprend ainsi de recenser les invraisemblances que le livre accumule lors des scènes avec les loups, la plus extrême étant celle où les animaux confient à l'enfant la garde de leurs louveteaux lorsqu'ils partent chasser<sup>3</sup>.

En dépit des remarques des spécialistes de la Shoah et de ceux des loups, la mystification aurait sans doute pu continuer longtemps si Misha Defonseca – ce qu'il faut toujours éviter de faire – ne s'était pas disputée avec son éditrice, Jane Daniel, sur une question de droits d'auteur.

Condamnée par la justice américaine à lui verser plusieurs millions de dollars, l'éditrice décide de mener l'enquête en Belgique et découvre que Misha Defonseca est un pseudonyme, que sa famille n'est pas juive et que l'ensemble de son récit – loups compris – est une pure affabulation.

Le scandale est considérable, en particulier chez les survivants de la Shoah et les descendants des victimes, blessés de voir que celle-ci a été instrumentalisée à des fins romanesques, et ce d'autant plus que cette supercherie prend le risque d'alimenter les négationnismes.

\*

Je comprends tout à fait les réactions scandalisées qui ont accueilli la révélation de cette mystification et la manière

3. «L'énigme des enfants-loups», 2008, <http://loup.org/spip/L-enigme-des-enfants-Loups,850.html>.

dont la Shoah a été instrumentalisée par l'écrivaine. Il convient cependant d'ajouter deux remarques si l'on veut penser cette affaire dans son ensemble et en avoir une vision aussi juste que possible.

On peut d'abord souligner qu'il n'y a pas une mais *deux* histoires entremêlées et qu'il faut compléter la vie de Misha Defonseca par celle de la femme qui a pris ce nom pour pseudonyme, Monique De Wael. La révélation de cette deuxième histoire, dissimulée par la première, est due à l'écrivain Lionel Duroy<sup>4</sup>.

Duroy se trouvait par hasard dans le bureau de Bernard Fixot quand l'éditeur, qui avait publié le best-seller, apprit qu'il avait été victime d'une supercherie. Désireux de comprendre ce qui s'est passé, Duroy décide immédiatement d'enquêter sur Misha Defonseca et sur les raisons pour lesquelles celle-ci s'est lancée dans cette entreprise d'affabulation littéraire.

Duroy rencontre alors Monique De Wael qui lui remet un certain nombre de documents conservés dans une malle, lesquels vont lui servir de point de départ pour son enquête. Il découvre alors que les parents de Monique de Wael ont bien disparu pendant la Shoah, mais dans des conditions tout à fait différentes de celles que l'on pouvait imaginer.

Peu de temps après la défaite belge, le père de Monique, Robert De Wael, militaire démobilisé, accepte d'organiser un réseau de résistance, dont la première activité sera de constituer une réserve d'armes en prévision de la libération du pays. Mais il est trahi par l'un de ses compagnons et arrêté, ainsi que sa femme, pourtant non résistante mais surprise alors qu'elle cachait un fusil.

Les parents disparaissent donc pendant la Seconde Guerre mondiale et la petite fille est fondée à les considérer comme des victimes du nazisme. Mais elle se sent rejetée après la guerre par son entourage et par ses camarades de classe, car elle est considérée comme la fille d'un traître, le bruit ayant couru que Robert de Wael aurait dénoncé ses camarades.

4. Lionel Duroy, *Survivre avec les loups. La véritable histoire de Misha Defonseca*, XO Éditions, 2011.

La vérité est encore plus terrible et c'est Duroy qui va la découvrir peu à peu à partir des documents que lui a confiés Monique De Wael. Pour tenter de sauver sa femme et sa fille, Robert De Wael a fait le choix de s'engager dans la Gestapo et a livré l'ensemble du réseau aux Allemands. Et il ne s'est pas contenté de donner des noms, il a sciemment piégé plusieurs de ses camarades pour faciliter leur arrestation.

Une vérité d'autant plus terrible que Monique De Wael n'y a pas eu elle-même un accès direct. Elle a eu vent de la rumeur concernant la trahison de son père, mais sans en savoir davantage avant les révélations de Duroy. Au traumatisme de la disparition de ses parents est donc venu s'ajouter le sentiment d'être rejetée, un sentiment d'autant plus violent qu'elle en ignorait les raisons profondes.

\*

L'histoire de Robert De Wael n'excuse rien, mais jette une lumière nouvelle sur la fiction signée Misha Defonseca. Elle explique d'abord dans quelles circonstances traumatiques Monique De Wael en est venue à inventer tout un roman pour dire sa souffrance d'être sans nouvelles de ses parents.

Boris Cyrulnik, qui a travaillé avec Lionel Duroy sur cette histoire, estime que Monique De Wael ne serait jamais sortie de la situation de détresse où elle se trouvait si elle n'avait pas trouvé en elle-même la force de forger une fiction :

C'est un mécanisme de défense. Quand le réel est fou, qu'il n'y a plus ni papa ni maman, ni le bien ni le mal, que le père qu'on admirait devient soudain un objet de honte, un enfant se réfugie dans la mythomanie, dans la fable. Ça a sans doute été la sauvegarde de Misha. Je la comprends très bien, et je pense même qu'elle a bien fait de s'accrocher à son récit, car elle a eu, grâce à lui, un peu de beauté dans sa vie<sup>5</sup>.

Mais on peut même faire un pas de plus en soutenant que Misha Defonseca n'a pas menti en racontant l'histoire

5. Lionel Duroy, *op. cit.*, p. 192.

de cette petite fille partie à la recherche de ses parents. Car indépendamment du fait que de nombreux détails sont authentiques, l'histoire qu'elle raconte est simplement transposée de celle qu'elle a vécue.

Désespérée de la disparition des siens, se sentant maltraitée par la femme qui l'hébergeait, l'enfant passait des heures à essayer de reconstituer leur itinéraire sur les cartes de l'Europe. La petite boussole offerte par son grand-père existe et les loups représentent les deux chiens fidèles de son enfance, dont elle a conservé les noms. Bref, elle a bien fait ce voyage en esprit, mais avec une telle acuité qu'il est probablement devenu difficile pour elle au bout d'un moment de faire la séparation entre le vrai et le faux.

D'un point de vue purement factuel, les événements racontés par Misha Defonseca sont une série de mensonges, puisque l'héroïne de cette histoire n'est pas juive, qu'elle n'a pas traversé l'Europe à pied et n'a jamais été recueillie par des loups. Mais ils ont bien pourtant une forme de vérité pour la narratrice – qu'il faudrait appeler une *vérité subjective* –, plus puissante et inébranlable que les simples faits matériels parce qu'elle possède en réalité une consistance plus forte pour le sujet qui la soutient.

La notion de vérité subjective est inacceptable au regard de celle de vérité factuelle et ne saurait lui être substituée. Elle est pourtant déterminante dans nos comportements. Refuser d'y prêter attention, c'est prendre le risque de ne rien comprendre à la manière dont nous mêlons sans cesse dans nos vies imaginaire et réalité, et aux raisons pour lesquelles nous aimons disserter inlassablement de faits qui ne se sont pas produits.

\*

Et ce d'autant plus que la deuxième histoire de Misha Defonseca, celle que Duroy a mise au jour, ne suffit pas pour comprendre cette affabulation, dont elle explique la naissance, mais non la réception. Il convient en effet d'ajouter, pour être complet dans notre analyse, une troisième histoire, qui est cette fois celle des récepteurs.

Quand on relit après coup *Survivre avec les loups* en

sachant que le livre est une affabulation, il est difficile de ne pas se demander comment des centaines de milliers de lecteurs, puis de spectateurs, ont pu accepter sans broncher de croire dur comme fer à ce qu'il est difficile de désigner autrement que comme un tissu de fariboles.

Pour ne prendre que l'exemple des scènes avec les loups, il n'est pas nécessaire d'être spécialiste de cet animal pour comprendre que l'on ne se situe pas ici dans le cadre d'un récit réaliste, mais bien plutôt d'un conte de fées, largement inspiré de textes littéraires comme *Le Livre de la jungle* de Rudyard Kipling.

Si l'embauche de la narratrice comme baby-sitter ou les cours particuliers sur la bonne manière d'uriner dans la société des loups ne suffisent pas à discréditer un récit, il faut supposer que la crédulité humaine n'a guère de limites et que Monique De Wael ne peut raisonnablement être tenue pour seule responsable du succès de cette fabulation.

Le récit imaginaire signé Misha Defonseca, comme la plupart des fictions évoquées par ce livre, doit en effet être attribué à *plusieurs auteurs* et non à une seule. Il est certes écrit par la fabulatrice, qui en est la première responsable, mais il l'est tout autant par tous les lecteurs et les spectateurs qui ont pris le parti d'avoir foi en l'impossible et sans l'aide desquels la fable n'aurait pu se constituer en tant que telle.

De sorte que la notion de vérité subjective ne doit pas seulement être utilisée pour comprendre le recours de Monique De Wael à la fiction, mais tout autant pour interpréter la crédulité de tous ceux qui se sont reconnus dans cette histoire et lui ont permis de se développer en la cautionnant de leur approbation.

Une crédulité complexe car il est vraisemblable que la plupart d'entre eux savaient que cette histoire était inventée. Ils l'ont lue ou écoutée avec ravissement parce qu'elle leur était présentée comme une histoire vraie, mais ils avaient bien conscience en eux-mêmes que cette histoire de loups était une fable rédigée par une enfant qui avait refusé de vieillir.

Le territoire de la crédulité humaine, dont nous verrons dans ce livre que ses bornes sont infinies, n'obéit pas

en effet à la dichotomie du vrai et du faux. Il fait coexister en chacun des sentiments contradictoires de croyance et de doute, qui nous replacent dans la position où nous nous trouvions enfant quand, à la fois terrifiés et ravis, nous écoutions des contes de fées.

\*

La condamnation unanime dont a été victime Monique De Wael ne doit donc pas faire oublier deux points essentiels. Le premier est que cette fable lui a permis de dire, aux autres et à elle-même, la souffrance d'avoir perdu ses parents, et, à ce titre, lui a sans doute sauvé la vie.

Cette fable a par ailleurs donné du bonheur, pendant quelques heures de lecture ou de cinéma, à des centaines de milliers de personnes qui ont fait semblant de croire, sans en être inconsciemment dupes, qu'il existait au fond des forêts, bien plus accueillants que les habitants des villes, des loups bienveillants et chaleureux, défenseurs des valeurs de la famille et protecteurs des enfants.

## TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE.....	11
DES TYPES DE VÉRITÉ.....	17
Chapitre premier: De la vérité subjective.....	19
Chapitre II: De la vérité littéraire.....	29
Chapitre III: De la vérité historique.....	41
Chapitre IV: De la vérité scientifique.....	51
DES SITUATIONS DE DISCOURS.....	63
Chapitre premier: Dans la présentation de soi.....	65
Chapitre II: Dans la vie privée.....	79
Chapitre III: Dans le champ politique.....	92
Chapitre IV: Dans les sciences humaines.....	104
DES CONDUITES À TENIR.....	115
Chapitre premier: Avoir de l'imagination.....	117
Chapitre II: Recomposer le réel.....	130
Chapitre III: Inventer une théorie.....	141
Chapitre IV: Parler à l'enfant.....	151
ÉPILOGUE.....	163
LEXIQUE.....	169
Remerciements.....	173